

**Au nom du père ou la quête « harkéologique » dans « Mon père, ce harki » de Dalila Kerchouche**

*Résumé*

*Le récit proposé à l'étude ici, « Mon père, ce Harki » de Dalila Kerchouche, s'inscrit au cœur des revendications du droit à la mémoire. La question de la place des mémoires des minorités culturelles dans la connaissance du passé colonial y devient l'épine dorsale et tente de démontrer la nécessité de reconnaître l'héritage d'un passé dramatique et conflictuel. D'une écriture homogène, « Mon père, ce harki » affiche un objectif clair : détruire les murs de silence bâtis autour d'un épisode important dans cette guerre entre Algériens et Français ; épisode, constamment aperçu comme tabou des deux côtés de la Méditerranée chargé des violences et des drames vécus par les anciens supplétifs de l'armée française lors de la proclamation de l'indépendance de l'Algérie. Voulant déclencher un débat de fond sur l'Histoire de l'Algérie et celle de la France, Dalila Kerchouche entreprend un long et profond travail sur elle-même afin de tenter de réconcilier son histoire de fille de Harki avec celle de son présent de citoyenne hybride. Derrière l'histoire du père se cache la douleur de l'enfant, enfant de Harki mal comprise, rejetée et humiliée et qui peine à retrouver ses repères culturels. En les confrontant, l'auteur confronte aussi les éléments contradictoires de son identité afin de se réinventer et de s'affirmer une identité à part entière.*

*Les mots clé : harki, mémoire, identité, conflit, reconnaissance, père, fille, Histoire.*

## ملخص

إنّ المقترحة هنا في قصة أبي هذا الحركي لدليلة كركوش تندرج في صلب المطالبة بالحق في الذاكرة حيث أنّ مسألة ذكريات الأقليات الثقافية و جورها في معرفة الماضي الاستعماري أصبحت النقطة الفاصلة لإثبات الاعتراف بإرث ماضٍ مأساوي. للرواية هدف واضح وهو العمل على كسر جدار الصمت الذي حام حول فترة مهمة في الحرب بين الجزائر وفرنسا ، فترة تاريخية طالما كان الحديث عنها طابوها على ضفتي البحر الأبيض المتوسط على الرغم من أنّ المسؤولية مشتركة لبن الجانبين و بنفس القدر لما سببته من العنف و المأساة التي عاشها المنخرطون من الجزائريين في الجيش الفرنسي غداة الإعلان عن الاستقلال. و هي تريد أن تفسح المجال لفتح النقاش في هذه القضية، تقوم دليلة كركوش بعمل مضمّن وعميق على نفسها محاولة التوفيق بين تاريخها كفتاة من أصل حركي وحاضرها كفتاة ذات انتماء هجين. فورا قصة الأب نختفى ألام الطفلة، طفلة تريد أن تُسمع و تُفهم طفلة عرفت الإهانة و تكافح من أجل للبحث على معالمها الثقافية إذ إنّ مواجهة تناقضاتها تسمح لها بإثبات ذاتها و إثبات هويتها المتكاملة.

« De toutes les tragédies collectives, lit-on dans la préface de fille de Harki de Fatima Besnaci-Lancou, qui ont affligé notre temps [...], celle qu'ont vécue les harkis d'Algérie est peut-être la plus douloureuse – parce que rien n'en paraît marquer la fin, rien ne semble ouvrir la voie à rédemption ou au pardon, ou plus justement à un réexamen équitable de ce qui fut, en l'occurrence, faute, crime, hasard, malchance, poids du destin aveugle » .

Longtemps oubliée, l'Histoire des Harkis reste encore aujourd'hui un parent pauvre de l'histoire de la guerre d'Algérie. Elle est tout aussi rarement appréhendée dans celle de l'émigration. Ce dernier constat revient au fait que les Harkis ne sont pas des migrants coloniaux. Leur migration est immédiatement postcoloniale contrairement à celle ouvrière. Cette historicité différente les a longtemps tenus hors du champ des sciences sociales de l'émigration. Pourtant, les parcours des descendants harkis et de ceux de l'émigration se croisent au moins à un niveau. En effet, désignés comme « issus de la diversité », ils se voient similairement contraints de mettre en place une tactique identitaire commune qui tenterait d'une part, de surmonter ce que Mourad Yelles appelle « leur handicap mémoriel » , et d'autre part, de se faire entendre dans une société où ils apparaissent majoritairement comme marginaux. Leurs écritures partagent, de ce fait, cette même volonté de « visibilité » identitaire et il est évident qu'elles en partagent aussi les principaux éléments et les principales figures, notamment celle relative au paternel. C'est ce qui fait l'objet de la présente étude.

Intriguée par une question restée longtemps tabou et qui n'est pas encore aujourd'hui, de l'ordre du passé, nous nous sommes penchés

sur cette littérature naissante et avons découvert un nombre assez intéressant d'écrits de descendances Harki, nous citons entre autres : Mohand le Harki de Hadjila Kemoum, Moze de Zahia Rahmani, Fille de Harki de Fatima Besnaci-Lancou et Filiations dangereuses de Karima Berger. Nous nous sommes intéressés de manière particulière à l'œuvre de Dalila Kerchouche, *Mon père, ce harki*, dans laquelle l'écrivaine elle-même tente de se réconcilier avec l'Histoire de son père. C'est l'occasion, pour nous, d'une mise au point de la question du rapport [père/fille] dans un premier temps, avant de démontrer comment l'auteure, dans sa volonté de faire le rappel d'un passé conflictuel sanglant, tente de reconstituer une ascendance aux contours flous souvent associée à une acception négative, celle de « Harki ».

Un arrêt sur cette appellation nous paraît ici indispensable. Qui sont les harkis et que signifie ce terme ? En totale ignorance du sujet, peu de personnes sont capables de donner au mot « harki » une définition exacte tant le vocable est chargé « d'une signification sinistre, marquant tour à tour la trahison, le supplice et une véritable déportation. » .

A la lecture de l'ouvrage commun de Fatima Besnaci-Lancou et d'Abderahman Moumen nous relevons la définition suivante : « le mot "harki" fait partie de ces termes porteurs d'innombrables préjugés.[...] « harki » (la personne physique) vient de l'arabe « harka » (l'unité supplétive) et donc s'applique stricto sensu aux supplétifs de l'armée française pendant la guerre d'Algérie. Aujourd'hui, le terme est souvent associé au mot « traître », voire « collabo » ».

Bien qu'il s'agisse d'une double idée reçue, cette dernière formule est cependant la plus répandue et la plus tenace des deux côtés de la Méditerranée. Traîtres et collabos ? Ou patriotes et fervents défenseurs de l'Algérie française ? Deux thèses se sont opposées et continuent à le faire au sujet des facteurs de l'engagement et de l'enrôlement de ces hommes. En France, comme en Algérie, les Harkis et leurs familles souffrent d'une image dont le misérabilisme, dû à la substance de nombreux tabous quant à la guerre d'Algérie, floute le portrait. C'est ainsi que notre travail, appuyé sur l'œuvre de D.

Kerchouche, se veut porteur d'un peu de lumière sur le passé de ces parias que la mémoire collective, algérienne et française, risque de faire sombrer dans les clichés et l'oubli.

Dans *Mon père*, ce Harki, l'histoire commence quand, un jour, Dalila la narratrice, ne supportant plus que son père soit « considéré comme un renégat en Algérie, [et] traité comme un paria en France », décide de l'interroger sur son histoire, mais face à son silence ancestral, les questions persistent : Qui est ce père ? Pourquoi a-t-il choisi la France ? Comment en est-il arrivé là ? Pourquoi a-t-il trahi son pays en devenant au profit du pays colonisateur ?

Afin de répondre à ces interrogations, elle décide de suivre le parcours de son père dans les deux côtés de la rive méditerranéenne, ce qui va mettre en exergue quatre aspects indéniablement relatifs à la figure harki, à savoir: la honte, le silence, la traversée et la blessure.

#### 1- La honte :

Dans *Mon père*, ce harki, la thématique du regard est très présente. Observée ou observatrice, la narratrice s'inscrit dans une société où l'être est sans cesse sous le regard de l'autre, subissant le jugement d'autrui, déjà en tant que femme, être dit « inférieur » et « attrayant », mais aussi en étant « différente » tant sur le plan social que culturel ou historique. Dans le roman, le contact visuel avec l'autre charge la narratrice de toute sa fatigue morale. Elle raconte :

« Lorsque des interlocuteurs curieux me questionnent, je leur avoue tout à trac mon identité. J'observe alors leur regard qui s'ébranle, puis se mue en une gravité compassée voilée de pitié. J'entends souvent : « quelle terrible tragédie... », suivi d'un « Oh, ma pauvre ! », Expression précédant un gros soupir de douleur qui, pour tout dire, me donne l'impression d'être frappée d'une maladie grave. »

Ce qui génère le sentiment de « honte » fortement ressenti dans une grande partie du texte :

« Je suis une fille de harki. J'écris ce mot avec un petit « h » comme honte. [...] au mieux, un harki suscite la pitié, au pis, le mé-

pris. Et cela vaut pour moi, sa fille, que je le veuille ou non. [...] c'est ma fêlure intime, mon chagrin secret. Un jour humiliée, un autre révoltée, surement paumée [...]

C'est sur le regard de la narratrice elle-même que va se construire tout le roman. Un regard qu'elle porte essentiellement sur son père. C'est, en effet, dans l'observation du père que Dalila se remémore son « histoire ». Un père étranger, méconnu, qui appartient à des coutumes différentes, à une culture différente, à un pays différent. Souvent le contact reste exclusivement visuel. Ce regard ne se veut ni agressif ni timide. Juste observateur.

« Je me penche sur la balustrade pour apercevoir sa longue silhouette dans le jardin. Comme souvent, il sarcle son potager, courbé sur ses pieds de tomates [...] incliné sur ses plants de légumes avec sa peau tannée, sa chéchia blanche brodée, son nez minuscule et ses lunettes à double foyer [...]

Plusieurs sentiments se mêlent vis-à-vis de ce géniteur dont la figure est antithétique. En effet, La narratrice associe, d'abord, son père à des moments de joie et de tendresse caractérisant son enfance où ce dernier devient représentatif de l'amour filial qui fait de lui l'emblème du protecteur, le model paternel idéal. « C'est dans ses bras que je me réfugiais quand j'avais fait une bêtise, écrit Dalila, Sur ses genoux, qu'enfant, je finissais mes nuits... » .

Mais cette image va être rapidement effacée par celle du père représentatif d'un passé douloureux et qui lègue à sa fille une identité honteuse. D'emblée, le texte s'ouvre sur une image paternelle péjorative, dramatique et houleuse. Insistant sur les aspects les plus sombres de sa relation avec son père, Kerchouche raconte ces rapports régis par l'incommunication, le conflit, la honte et l'incompréhension. Le père, qui fut jadis aimé, est devenu tout aussi détesté puisqu'il véhicule l'image de la trahison et du déshonneur. Dalila écrit : « je suis une fille de harkis, j'en pleure et j'enrage parce que je n'ai pas choisi de l'être. Je traîne une rancœur contre mon père [...] » . Dans ce sens, Tom Charbit affirme que « la qualité de harki serait [devenue] une caractéristique héréditaire, transmise de génération en génération [pourtant] on ne naît pas harki : on le devient [...] » .

La figure du père a donc le tort d'enraciner sa progéniture dans une identité empêchant la normalité, criante de différence et d'embarras.

Ces deux conceptions contradictoires, l'amour et la haine, se combinent donc paradoxalement dans une même figure. L'éloignement, qui s'avère être l'unique issue du sentiment de rancœur dont il est question, est accompagné d'une sorte d'indifférence méprisante marquée par le silence, un silence ressenti très douloureusement, nous citons : « Enfant, je l'ai adoré. Adolescente, je l'ai détesté. [...] Aujourd'hui, [...], je lui parle à peine. » .

## 2) Le silence :

Le thème du silence est exprimé de façon poignante dans l'écriture de la descendance harki de manière générale. Dans *Mon père*, ce harki, il apparaît à deux niveaux :

1) Quand la narratrice cesse d'adresser la parole à son père et dans ce cas l'usage de la deuxième personne est symboliquement éliminé. Le père devient alors un « Lui » par rapport à un « nous » qui est le reste de la famille : la mère et les enfants.

2) Quand le père impose un silence ancestral que Dalila veut transgresser. Un silence appuyé par un proverbe arabe incessamment répété par ses parents : « Li fet met » qui veut dire que le passé est mort et enterré et qu'il ne sert à rien de le ressasser. Catastrophée par l'attitude passive et laxiste de ses parents, Dalila porte sur eux un regard excédé, rempli d'incompréhension et de reproches. Elle nous décrit des parents « fatigués, méfiants, déracinés, analphabètes, [qui] vivent reclus dans le Midi.» ...fatalistes en somme.

Le silence de cette mémoire familiale fait qu'elle soit truffée de « blancs » que la jeune narratrice veut combler. A ce propos, Jacques Duquesne, qui a signé la préface de *Mon père*, ce harki écrit : « le silence tue parfois plus sûrement que les balles. Parce qu'il nie l'existence elle-même. » .

C'est ainsi que, voulant redonner vie à son père, Dalila décide de briser son silence en retraçant le passé vécu par sa famille : les camps, les insultes et les menaces. En parlant à la place du père, en témoignant de son vécu si longtemps caché car considéré comme le chapitre noir de sa vie, Dalila tente de demander réparation pour ce que son père a subi, pour que les mots soient enfin dits et que l'héritage familial soit moins lourd à porter. C'est dans les camps de son enfance, des camps entourés de fils barbelés et à la lisière de la société française, que Dalila entamera sa quête avant de décider de partir pour Algérie dans une traversée « harkéologique », traversée dans un exil intérieur dans lequel elle se perçoit.

### 3) la traversée :

Dès le départ, le texte inscrit sa narratrice dans son appartenance socio-historique. Dans ce cas, sa quête identitaire ne peut se concevoir qu'à travers un contexte socio-culturel précis et dans un cadre historique globale. Dans notre œuvre, le « je » narrateur s'écrit du point de vue d'une femme à la recherche d'elle-même dans une société où l'affirmation de soi est faite non seulement en relation avec son propre passé, mais aussi avec le passé et l'Histoire des autres. C'est dans cette perspective que Dalila va se décider à franchir toutes les étapes qui vont se présenter à elle durant sa quête historique, identitaire et familiale en suivant le chemin parcouru par ses propres parents.

Tout d'abord, elle se rend dans l'un des camps réservés aux Harkis et leurs familles après 1962. Il s'agit du camp de Bourg-Lastic en Auvergne, camp situé dans un endroit reculé et caché, « comme si la France, écrit Rossella Spina dans enfants de harkis et enfants d'émigrés, avait honte de montrer ces gens qui l'ont soutenue pendant ce conflit franco-algérien. » .

Dalila, se trouvant dans ce qui reste du camp, imagine ce que ses parents y ont éprouvé : « ils devaient se sentir bien seuls, écrit-elle, dans ce coin de forêt, oubliés de tous. Seuls, face à un avenir incertain, dans un pays inconnu dont ils ne parlent pas la langue, avec leur vie à reconstruire. » .

Après Bourg-Lastic, c'est au camp de Rivesaltes que les parents de Dalila deviennent Français. Ils ne comprennent pas cette nouvelle situation administrative parce qu'ils croyaient déjà être Français en ayant combattu pour la France :

« Silencieux, un peu battus, mes parents signent un registre et versent 10 francs au greffier, une fortune pour eux. C'est la somme dont les harkis doivent s'acquitter pour devenir Français. Comme si la perte de leur pays ne leur avait pas coûté cher » .

C'est à Lausanne que Dalila va rencontrer Juliette qui va lui raconter comment, dans cette région, ses parents avaient dû céder leur droit de choisir un prénom à leurs enfants : « vos enfants sont français, leur explique l'assistante sociale, il faut leur donner des prénoms français, pour qu'ils n'aient pas de problèmes plus tard » . C'était souvent la monitrice sociale qui choisissait un nom au nouveau-né en optant pour des noms à consonance française et surtout pas arabo-berbère.

Ensuite, Dalila se rend dans l'ancien camp de Mouans-Sartoux dans les Alpes Maritimes pour y rencontrer l'ancien chef du camp dont le discours rappelle le mythe du « bon sauvage indigène » de Rousseau, celui qu'on peut façonner suivant les règles d'une Europe qui se voulait « civilisatrice ». Nous relevons ses propos:

« Les harkis débarquaient de leurs montagnes, il fallait leur apprendre la vie. Quand ils sont arrivés, ils ne savaient même pas laver leurs gamins ! Aujourd'hui, grâce à nous, certains enfants sont mêmes bacheliers ! » .

Ce qui nous amène au même constat humain sur lequel s'est révolté Aimé Césaire dans les années cinquante ; ce constat qu'il ait existé des « millions d'hommes à qui ont été inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme » . Cette idée s'avère être toujours d'actualité et dit la volonté des écrivains de descendance harki de s'ériger en porte-parole des blessés et des sans-voix. « J'ai la nausée », déclare Dalila, « Pour eux, les harkis sont des sauvages qu'il faut civiliser.

Des êtres primitifs, inférieurs et sales que ces bons samaritains ont lavés, évangélisés, élevés au rang de « bons Français » » .

Cette traversée, étroitement liée à la convocation des souvenirs et à la fouille de la mémoire, entraîne un rapprochement de l'Histoire de Dalila et de son vécu. Cela se fait par une remémoration cathartique du passé aussi douloureuse soit-elle. A ce propos, Marta Segarra, dans *Leur pesant de poudre*, écrit: « la constitution de l'identité est souvent un processus extrêmement éprouvant et douloureux. Pourquoi donc (...) revomir cette vie sur le papier quand on a déjà du mal à l'ingurgiter ? » .

La réponse à cette question réside dans ce besoin de la narrativité, un besoin qui s'exprime aussi par la nécessité de raconter son histoire à travers celle du père. Les deux histoires se chevauchent alors, se superposent, s'entremêlent, pour finalement privilégier les voix anonymes des pères harkis. Les stratégies narratives du texte réalisent, ainsi, le passage du « je » vers le « il » jusqu'à sa -presque- destitution. Dans ce processus, partant du singulier, le projet autobiographique s'élargit et se fond dans le collectif. Cette démarche fait que l'auteure dépasse les barrières de son individualité en vue d'écrire un point de vue exprimant les pères harkis dans leur ensemble. Il n'est donc pas question ici de l'histoire d'un individu particulier, qui serait l'auteure revenant sur son passé pour mieux intégrer son présent, mais du destin d'une « fille de harki » à l'image de ses parents.

L'écriture apparaît, dès lors, comme un instrument permettant de renouer avec un passé douloureux en vue de renouveler la filiation avec les pères, ces personnages muets, et de leur donner voix. Elle devient aussi arme de contestation et de refus d'une société aux jugements aveugles. A ce propos Hafid Gafaiti écrit :

« Le texte fonctionne comme une entreprise archéologique faite d'analyse, de comparaisons et d'interprétations nouvelles du passé collectif mais procède aussi d'une démarche qui pousse l'écrivain à donner la parole aux (...) analphabètes qui ne peuvent pas écrire et dont elle se fait l'écho. Cette entreprise multiforme, si elle prend des

aspects différents, procède d'un même souci de compréhension et de dévoilement, d'affirmation de soi et des autres dans l'acte actuel de l'écriture. » .

C'est dans son voyage en Algérie, un voyage effectué avec beaucoup d'appréhension mais avec l'intime conviction qu'il fallait le faire, que Dalila va faire d'importantes découvertes. Elle, qui pensait n'avoir aucun membre de sa famille FLN durant le conflit franco-algérien, se découvre un oncle qui est monté au maquis. Deux frères ennemis, le héros et le harki, ainsi l'a voulu l'Histoire.

Plus surprenant encore, elle va découvrir que son père n'a pas joué le rôle pour lequel il s'est exilé, que s'il a été « traître », c'était pour mieux servir la lutte puisqu'il transmettait des munitions aux Moudjahidines par l'intermédiaire de ce même frère. Elle comprend aussi que dans les différents conflits géant l'Algérie de l'époque (conflit franco-algérien / conflit algéro-algérien), ce qui comptait le plus, c'était la survie des siens. Elle déclare : « l'oncle Ahmed aurait pu, indifféremment, devenir harki ou moudjahid : au fond, cela lui importait peu. Comme mon père, probablement » .

#### 4) la blessure :

De retour à la maison parentale, Dalila parle avec son père qui brise enfin le silence. Un silence long de 40 ans. Dans une tendre conversation père-fille, elle parvient à formuler plus clairement ses opinions sur ce passé mis sous silence et mystifié tellement longtemps par les histoires française et algérienne et par le silence de son père aussi, un silence qui trouve sa justification dans la déclaration suivante: « je passais déjà pour un traître aux yeux des Algériens. Je n'allais pas encore l'être pour les Français ! » .

Dalila demande alors à son père pourquoi il n'est pas monté au maquis pour la défense de son pays, son père avoue son manque de courage, sa peur de perdre sa vie et surtout celle des siens. Et puis, il y avait cette extrême pauvreté...

Avant d'être soldat, l'homme était d'abord un père de famille, une famille qu'il devait nourrir. Les pères étaient donc devenus harkis

par des itinéraires singuliers, peut-être non voulus, absolument pas déterminés, même s'ils étaient pris dans le contexte général de la colonisation.

« Cet aveu me touche profondément », déclare Dalila qui enchaîne : « Je sais, maintenant, pourquoi j'ai écrit ce livre : pour parler à mon père. » .

Les motivations changent et *Mon père, ce harki*, qui était le livre de la quête est devenu celui de la transgression des tabous, du renouement paternel mais aussi celui de la libération de la parole des sans-voix. Le récit est fait pour comprendre le choix du père, mais aussi pour réparer une injustice, un déni d'humanité. Nous citons Dalila Kerchouche qui écrit :

« Les Harkis n'ont jamais été traités comme des hommes. Mais comme des indigènes par les colons, des traîtres par les Algériens, des soldats fidèles dévoués corps et âme à leur patrie par la France, des marginaux par les sociologues, des dépressifs chroniques par des psychiatres... jamais personne, au fond, n'a vu en eux des jeunes gens, des pères et des mères, avec leurs émotions, leurs peurs, leurs angoisses, leurs espoirs, leurs déceptions, leur résignation, leurs déchirements, leurs illusions et leur fatalisme » .

Traître ou héros, peu importe aujourd'hui, puisque Dalila a décidé qu'il n'y avait « ni traîtres ni héros dans cette histoire [...] mais d'abord des hommes, des frères, pris entre deux feux » . Elle se rend compte aussi que la filiation ne peut pas être ignorée. On ne peut ni la choisir, ni la renier totalement, si l'on ne veut pas se renier soi-même. Dalila pourrait reprendre à son compte les affirmations de Zahia Rahmani qui, s'adressant à son propre père, écrit :

« Cette filiation, je ne peux la nier. Me souciant peu de la vérité de tes récits, je voudrais comprendre ton entêtement pour me les dire. J'ignorais jusqu'à ce jour que c'est en me mettant sur ce chemin des origines, sur cette enquête, que tu as fait durer ma vie. » .

S'inscrivant au cœur des revendications du droit à la mémoire, *Mon père, ce harki* fait de la question des mémoires des minori-

tés culturelles l'épine dorsale dans la connaissance du passé colonial. Certes, la guerre entre Algériens et Français présente encore beaucoup de zones d'ombres de nos jours, tout comme l'Histoire du choix ou du non-choix des harkis en cette période de guerre. De ce fait, ce livre affiche trois objectifs clairs :

- détruire des murs de silence bâtis autour d'un épisode constamment aperçu comme tabou des deux côtés de la rive méditerranéenne ;
- tenter d'effacer les stéréotypes qui collent aux anciens supplétifs de l'armée française;
- enfin, réécrire l'Histoire du père afin de réhabiliter celle de la fille.

En ressuscitant l'histoire occultée de son passé, deux fonctions s'offrent à l'écrivaine :

La première fait d'elle le moyen par lequel l'Histoire, la vie et la mémoire du père se racontent et se font entendre. Les rôles s'inversent alors et c'est à travers la fille que le père existe désormais ; la seconde serait de se mettre dans la peau du père, vivre son histoire, mieux la comprendre, lui pardonner sa faute et de voir en lui une victime de la guerre plutôt qu'un générateur d'une identité honteuse dont il est difficile de se défaire.

La fonction narrative que Dalila Kerchouche exerce alors dans son œuvre ne lui sert pas à s'individualiser dans une identité propre et différente de celle qu'elle a eue par héritage, au contraire, sa voix constitue un témoignage vivant d'une « mémoire collective » contribuant à soutenir un passé communautaire susceptible de sombrer dans les clichés et dans l'oubli.

### **Bibliographie :**

- BERGER, K. (2007), *Filiations dangereuses*, Paris, Albin Michel.
- BESNACI-LANCOU, F. (2005), *Fille de Harki*, Paris, Editions de l'Atelier.

- BESNACI-LANCOU, F. et MOUMEN, A. (2008), Les Harkis, Paris, Le Cavalier Bleu, Coll. Idées reçues.
- CESAIRE, A. (1989), Discours sur le Colonialisme, Paris, Présence africaine.
- CHARBIT, T. (2006), Les Harkis, Paris, Découverte.
- GAFAITI, H. (1996), Femmes dans le roman algérien, Paris, Harmattan.
- KEMOUM, H. (2003), Mohand le Harki, Paris, Anne Carrière.
- KERCHOUCHE, D. (2003), Mon père, ce harki, Paris, Seuil.
- RAHMANI, Z. (2003), Moze, Sabine Wespieser, Paris.
- RAHMANI, Z. (2006), France, Récit d'une enfance, Sabina Wespieser, Paris .
- SEGARA, M. (2000), Leur pesant de poudre, Romancières francophones du Maghreb, Paris, L'Harmattan.
- SPINA, R. (2012), Enfants de Harkis et enfants d'immigrés, parcours croisés, identités à recoudre, Paris, Karthala- Institut Maghreb- Europe.